NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

122 N° 2 Aprile-Giugno 2000

« Mon Seigneur et mon Dieu, je désire te louer de tout mon coeur »

Georges NOSSENT (s.j.)

p. 260 - 273

https://www.nrt.be/it/articoli/mon-seigneur-et-mon-dieu-je-desire-te-louer-de-tout-mon-coeur-485

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

NRT 122 (2000) 260-273
G. NOSSENT, S.J.

«Mon Seigneur et mon Dieu, je désire te louer de tout mon cœur»

Le Père Georges Nossent (1931-1998) a peu écrit. Ceux qui ont eu le bonheur de découvrir ses travaux ont été frappés par leur étonnante précision et par le diagnostic spirituel qu'ils supposent. Dans la Nouvelle Revue Théologique*, il a donné, outre de nombreuses recensions, quatre articles: «Dieu et la morale» (1968), «L'expérience chrétienne et la prière» (1969), «Mort, immortalité, résurrection» (1969), «Sur les approches matérialistes de l'Écriture» (1976). Sa thèse de doctorat «Joie, souffrance et vie morale» a été publiée par le* Museum Lessianum *chez DDB en 1968. Il fut professeur de philosophie aux Facultés Universitaires de Namur de 1966 à 1971.*

À sa mort, on a retrouvé, parmi d'autres notes spirituelles, le texte que nous publions. Celui-ci vaut par la force et l'humilité du témoignage, mais aussi par sa réflexion. Le curé et l'aumônier reste le philosophe et le théologien qu'il a toujours été. Il rejoint l'expérience de déréliction qui est celle de beaucoup de prêtres aujourd'hui et il l'éclaire.

Sa petite paroisse de campagne et l'immense paroisse des «gens du voyage» sont pour lui le lieu du combat spirituel de l'incroyance et de la foi. Georges Nossent a la joie d'annoncer la Parole de Dieu au «petit reste» de ses pauvres, aux «humbles de la terre», mais il rencontre aussi et expérimente l'agressivité et l'indifférence, la solitude de Dieu en ce monde, et il souffre de voir son troupeau s'amenuiser de jour en jour.

Nous avons gardé à ces pages, que l'auteur ne destinait pas à la publication, leur caractère intime et leur fraîcheur, qu'on pourrait prendre par endroits pour de la naïveté. Elles furent probablement écrites au cours de l'année 1988.

La Rédaction

* * *

Mon Seigneur et mon Dieu, je désire te louer de tout mon cœur.

Je te loue d'être ce que tu es, merveille qui me dépasse, au-dessus de mon esprit et qui pourtant remplit mon esprit, toi existant

sans mon esprit, mais de ton gré à la racine de mon esprit et de toute chose.

Je te rends grâce d'avoir dit à la nature de me tisser un corps dans le sein de ma mère, et de m'avoir fait le don d'une âme raisonnable et libre, capable de te connaître et de t'aimer. Je te loue d'avoir inventé l'homme, sensible et spirituel, et de l'avoir appelé à toi.

Tu es si puissant que par toi tout existe, et tu es si discret que tu permets à tant d'êtres de vouloir t'ignorer. Tu nous as sauvés en nous envoyant le Christ, né de Marie, mort sur la Croix, vivant dans son corps de gloire, et tu lui as confié toute puissance de salut. Dans une humanité semblable à la nôtre, il manifeste la plénitude de la divinité. Tu vivifies et tu inspires tes enfants en leur envoyant l'Esprit-Saint, qui nous redit et nous fait comprendre tout ce que ta Parole a dit.

Je te loue avec confusion, mon Seigneur Christ, toi que j'appelle aussi mon Frère, mon Maître, toi que j'appelle aussi mon Prince, à cause de la tendresse de ce nom en ma langue, et même gentil Prince, pour dire que tu es de bonne race humaine et divine. Je te loue de m'avoir donné de bons parents qui m'ont élevé avec courage dans la pauvreté, qui m'ont transmis par ta grâce la foi chrétienne en la Sainte Église Catholique, ce qui est le grand, l'unique trésor de ma vie. Je te loue de m'avoir donné une sœur si bonne et délicate, de lui avoir gardé le courage et la foi dans ses malheurs, et d'avoir mis à ses côtés un mari excellent. Je te remercie pour tous ceux et celles à qui tu as demandé de me faire du bien dans la vie, pour tous ceux et celles qui ont prié et prient pour moi, et dont les noms me seront connus quand tout bien sera dévoilé au grand jour.

Avec confusion et humilité, je confesse en te louant que dès mon jeune âge tu m'as appelé au sacerdoce, par une parole très calme et indubitable, moi faible encore, plein de défauts, et ignorant des richesses de ta grâce.

Merci pour ce jour, cette heure où jeune encore, je t'ai perçu comme un Soleil spirituel, merveilleux et chaleureux, qui inonde le monde, qui inonde les cœurs, qui les vivifie sans les contraindre.

Je te loue de m'avoir fait connaître, adolescent, l'attrait de la vie contemplative, et de m'avoir, par une sûre parole intérieure, fait comprendre que tel n'était pas encore ton appel. Moi, égoïste et orgueilleux dans mes choix, tu n'as pas permis que je m'égare sur ces points essentiels, et tu m'as appelé, malgré la répugnance de ma sensibilité, à la Compagnie, que je remercie avec effusion

pour le bien qu'elle m'a fait et me fait, avec une immense patience et bonté.

Tu le sais, mon Prince, j'ai vécu un grand nombre d'années dans les maisons religieuses de l'Ordre avec une grande angoisse et de grandes peines intérieures. Je combattis dès le début mon orgueil, et j'arrivai par ta grâce à l'émousser quelque peu. Mais je n'éprouvai que sécheresse dans la prière, et que malaise dans la convivance fraternelle. Je n'en veux pour cause que moi-même.

Je m'éloignai bien longtemps de la perfection des vœux que j'avais offerts à mes vingt ans. J'en ai un profond repentir, et ce repentir doit durer toujours. Le temps est inscrit dans l'éternité, mais les fautes pardonnées sont transfigurées par toi, mon Prince, et avec nos fautes et nos vices mêmes tu te bâtis des relais pour nous appeler à toi. Merci de m'avoir pardonné; mieux, tu as fait mieux, tu partais à ma recherche, et tu disposais de tous les événements en vue de ma conversion. Tu as tout disposé de manière à me jeter dans le monde des pauvres, qui un jour nous recevront dans les tentes éternelles. Et là, peu à peu, comme Natan à David, tu m'ouvrais les yeux sur mes fautes, l'une après l'autre. En moi j'entendais à nouveau cette parole très claire, je résistais et j'entendais: «quitte ta faute». Et tu me représentais le jour de ma mort et la honte que j'aurais. Et tu accumulas, mon gentil Prince, victoire sur victoire. Et tu me débarrassas de plusieurs lourds fardeaux, et me fis retrouver la joie d'être sauvé. Tu m'attirais au désert et dans la solitude, et là tu parlais à mon cœur.

Quand j'eus déposé ces fardeaux, tu me fis reprendre le chemin de la prière. Et tu dis à une jeune sainte, Thérèse, de se pencher spécialement vers moi sur les balcons du ciel, et je sus très distinctement qu'elle m'était donnée comme sœur très chère en ce pèlerinage terrestre. Je lus sa vie et tous ses écrits, plein de compassion pour ses longues souffrances, surtout les doutes sur la foi, que tu as eu la bonté de m'épargner. Je souffrais avec elle, et j'admirais son courage et son immense tendresse. Ainsi, peu à peu, tu m'ouvris les trésors des saints dont la vie explicite pour nous le sens de l'Évangile. Enfin, je pus te parler à cœur ouvert, et écouter ta voix et ton silence aimant. Tu me donnas pour cela la grande paix des soirs en ma Thébaïde.

Pour que l'orgueil en moi ne s'enfle pas, tu m'as laissé sur un chemin, aux avant-postes de l'incroyance, sur une précaire brèche, où mon travail apostolique n'a pas de fécondité visible, et je n'ai pas souvenance, en vingt-sept ans de sacerdoce, d'avoir consciemment pu ramener vers toi un seul cœur. Sans doute mon

manque d'audace, mon manque de vertu y sont-ils pour beaucoup, mais tu veux aussi me rappeler que c'est toi, et non moi, qui travailles. Pire encore, tu permets que je voie le petit troupeau qui m'est confié s'amenuiser de jour en jour. Il est guetté, harcelé, dévoré par ces vautours rapaces qui attaquent ton Église de toute part. Ils rient, eux, les incroyants, ils triomphent, ils éclatent en sarcasmes. Nous sommes les plus forts, crient-ils, voyez, tous accourent vers nous, l'obscurantisme est moribond, ils n'auront bientôt plus personne. Tes trésors, gentil Prince, à qui les montrer, qui les apprécie? Cependant sois loué, remercié avec effusion, parce que tu me donnes la joie d'annoncer, si petit soit le troupeau, ta Parole au petit Reste de tes pauvres, aux humbles de la terre. Ton héritage est saccagé, la ronce et le chardon poussent dans le Temple, mais il reste un germe. Inspire ma parole, Seigneur, que ta charité passe à travers moi quelque indigne que je sois.

Tu me fais sentir la pauvreté, loué sois-tu, mon Prince. Car chaque mois, à voyager sur toutes les routes, je dépense plus que je ne gagne, et cependant je ne suis pas tracassé, et comme par miracle, j'ai toujours assez.

Je t'en conjure, Yeschouah, gentil Prince, garde-moi dans la Sainte Pauvreté, la belle chasteté, la tendre humilité, la forte obéissance, la grande patience, la simple bonté. Conserve-moi ta faveur, mon Prince, toi qui as daigné me pardonner mes fautes. Etablis en moi ta demeure, et que sans cesse je t'aime, et qu'inlassablement ta louange soit dans mon cœur.

Fais-moi la grâce d'avoir toujours au moins un fidèle, pour célébrer avec lui l'Eucharistie, tandis que les anges et les saints nous entourent. Car j'ai parfois de sombres pressentiments, et je vois ton sanctuaire déserté. Comme le dit le Psaume: *Aggrediuntur caelum ore suo, et lingua eorum perstringit terram. Ideo populus meus se convertit ad eos, et aquas abundantes sorbent sibi. Ecce tales sunt peccatores et, semper tranquilli, potentiam augent. Ergone frustra mundum servavi cor meum, et lavi in innocentia manus meas*[1]*?* Je te loue, Seigneur, parce que tu as préparé pour nous des paroles excellentes à te dire en nos malheurs. Des paroles qui enflamment le cœur: *Consilio tuo deduces me, et in*

1. «Ils attaquent le ciel de leur bouche, et leur langue encercle la terre. C'est pourquoi mon peuple se tourne vers eux, et s'en abreuve abondamment. Voilà comment sont les pécheurs; toujours tranquilles, ils augmentent leur puissance. Est-ce donc en vain que j'ai gardé pur mon cœur, et lavé mes mains dans l'innocence?» (Ps 72 [heb. 73], 9-10, 12-13). (NDLR).

gloriam tandem suscipies me. Quis praeter te mihi est in caelo? Et, si tecum sum, non delectat me terra. Deficit caro mea et cor meum: Petra cordis mei et pars mea Deus in aeternum[2].

* * *

Il y avait un Prince qui vivait dans un château magnifique, plein de grâce et de bonté. Il apprit qu'au bout du pays un petit village croupissait dans la misère. Pour ne pas les éblouir par sa splendeur, il se dépouilla de ses habits somptueux, se fit mendiant, et alla s'établir dans une masure branlante en bordure du hameau. Il réunit quelques amis, mais par la haine de quelques paysans hargneux, il fut tué sur la colline.

Voilà, mon gentil Prince, ce que tu as fait pour nous, pour moi. Loué sois-tu.

* * *

Mon Prince, sois loué, parce qu'il t'a plu que parvienne jusqu'à moi, chétif et sans gloire, non seulement la Parole des Saints Prophètes et tes Très Saints Évangiles, mais aussi la vie et les écrits de tant de saints et de saintes de tous les temps, eux en qui sont imprimés d'avance, en mystère, la forme de ton avènement futur, comme dans une icône. Et moi je les ignorais, je courais après la science de ce monde. Mais tu les as mis sur mon chemin, et ils m'ont ravi le cœur, parce qu'ils explicitent pour moi ton visage dont la découverte est infinie.

* * *

Mon Prince, tu le sais, il y avait à l'Eucharistie de ce soir une femme accablée de chagrin, pour laquelle j'ai déjà souvent prié. Loin de moi l'idée de vouloir renforcer sa douleur! Pourtant, j'ai sans doute manqué de délicatesse envers elle, puisque, appliquant mon homélie à son cas, elle n'a cessé de pleurer pendant toute la Liturgie. Voilà comment je suis mon Maître. Ah vraiment toi seul peux l'aider. Qu'elle me pardonne, mon Prince, en ton nom. Cours la consoler. Bénie soit ta miséricorde qui la soutient en son épreuve, c'en est merveille à nos yeux. Toi tu ne cesses de nous guider avec une entière douceur. Tu as guidé ma main et mes lèvres lors de ma visite à cette autre femme qui m'appelait dans

2. «Tu me conduiras selon tes desseins, et tu me recevras enfin dans la gloire. Qu'ai-je donc au ciel sinon toi? Et, si je suis avec toi, la terre pour moi n'a plus de charme. Ma chair et mon cœur défaillent: le rocher de mon cœur et ma part, c'est Dieu pour l'éternité» (Ps. 72 [heb. 73], 24-26) (NDLR).

l'angoisse, parce que les deuils successifs semblent s'archarner sur elle. Béni sois-tu parce qu'elle garde un cœur croyant, sans murmure. Elle pleurait en priant, tandis que je bénissais tous les autres. Ainsi elle manifestait sa confiance en toi. Béni sois-tu de m'avoir appelé au sacerdoce, et de me faire ton instrument quelquefois à l'égard d'un cœur pur et d'un esprit broyé.

* * *

Béni sois-tu, Feu vivant et silencieux, dont la flamme rayonne de beauté. À ton ardeur souveraine se consument nos épreuves, s'apaisent nos esprits agités, s'échauffent nos cœurs. Il ne se lasse pas de brûler sans que rien ne l'attise, et il anime le monde. En lui est calme, douceur et ardeur de joie. Il sèche toute larme, il purifie le péché, il ouvre le cœur fermé, l'esprit engourdi, l'âme repliée.

* * *

Tandis que je conduisais ma voiture, ton image à mes côtés, mon Prince, je rêvais, au risque de brûler les feux rouges, je rêvais à une sorte d'incroyant, d'athée humaniste et résigné. Il est impossible à un croyant de le tourner en ridicule, alors que l'inverse est vrai. Cet homme ne connaît de la religion que son aspect extérieur, qui lui paraît folklorique et démodé, ses dogmes caricaturés, sous leur aspect préscientifique. Il est persuadé qu'il s'agit d'une projection mythique destinée à consoler les fidèles tout en les dominant et en leur cachant la vérité, toujours cruelle. Pour lui, la seule réalité possible est celle de l'expérience humaine contenue à l'intérieur de la raison selon son usage démythisé, telle qu'elle a fait ses preuves dans les sciences. Tout en reconnaissant la spécificité de l'esprit, il le considère souvent comme la résultante de la complexité croissante de la matière. Il reconnaît que les lois de l'univers et les constantes se combinent en un équilibre surprenant, pour donner naissance à un cosmos organisé. Mais il considère qu'il n'a pas le droit, parce que cela n'a plus de sens, de poser la question du pourquoi. Pourquoi cela plutôt que le chaos, l'entropie immédiate, ou rien? Il sait que cet univers est lui-même mortel, que les étoiles elles-mêmes meurent, et le silence de l'infini du néant, d'un univers sans cosmos, d'un cosmos sans pensée, qui contraint ce monde comme un point entre deux éternités, l'effraie sans l'abattre. Le cosmos donc par ses énergies propres, construit l'homme qu'il comprend comme une de ses parties, où il fait advenir la conscience où il est compris. Et l'homme misérable, chétif, jeté au monde dans un coin de

nulle part, est cependant roi de la nature par l'esprit. Selon l'esprit il décode la nature pour l'infléchir à ses desseins, et pour le penser dans sa factualité. Ce roi est pourtant bien seul, non seulement parce qu'il est seul à comprendre, mais parce qu'il est seul à devoir se régir par d'autres lois que les instincts, et parce qu'il est seul à savoir qu'il doit mourir. Les progrès de l'humanité, il le sait, sont par rapport à l'individu, semblables à l'illusion de la vague, qui n'avance qu'en étant sans cesse supportée par d'autres eaux. Mais c'est alors qu'il trouve l'occasion de projeter une valeur singulière, inédite: jeter toutes ses forces dans l'amélioration du sort humain, pour que d'autres en profitent et que lui disparaisse, dans un élan totalement désintéressé. Vision pleine à la fois de tristesse et de grandeur, qu'il compare volontiers, à leur désavantage, aux illusions de bonheur qu'offrent les religions, et à ce qui lui apparaît soit comme un asservissement, soit comme un mercantilisme métempirique. Ainsi Dieu a cédé la place, et l'homme est seul, noble et résigné.

Que répondrai-je, mon Seigneur et mon gentil Prince, à une telle vision des choses, qui est aussi une foi presque autant que la nôtre? L'expérience de ta Présence silencieuse et vivante ne leur apparaît que comme un subjectivisme suspect, comme n'entrant pas dans les cadres de la raison universelle. En réalité d'ailleurs ne leur faisons-nous pas encore la part trop belle, car y en a-t-il beaucoup parmi eux qui accèdent à cette perception de tristesse et de résignation? Tout cela est latent en eux, mais recouvert par l'enthousiasme que suscite en eux l'aventure de la culture humaine, la passion de créer l'harmonie sociale, et la qualité de la vie. Tout cela les comble, et en les comblant, les bloque au niveau préphilosophique et préreligieux.

Il faudrait aussi pouvoir créer des mots, car il est fâcheux de devoir employer le même mot de religion pour notre foi-incarnée-en-des-célébrations, et les cultes archaïques dont du reste il y a toujours trace en nous, et qui sont la valorisation et l'élucidation préscientifique de rapports entre les hommes, et entre l'homme et une nature encore perçue comme mystère.

Si seulement ils accédaient à la perception de la tristesse et de la résignation métaphysique, au sens du néant et de la mort! Alors, faisant un pas de plus, ils pourraient lire en cela l'exigence de Sens. Et qu'il est impossible que se fasse jour dans l'Être cette exigence, cette réclamation, si dans l'Être déjà ce Sens n'était, comme fondement du monde. Et que comme ce sens n'est sens que pour une conscience, et que cette conscience n'est pas

mienne en ma réclamation, cela ne se peut que parce que dans l'Être déjà la conscience est. Que parce que toujours-déjà l'Esprit est. Ce qui toujours-déjà récuse mon esprit comme résultante et superstructure. Et cet Esprit c'est toi mon Seigneur. Et cet Esprit n'est dans l'Être qu'en un sens analogique, puisque comme fondement de réclamation il n'existe pas à la manière dont j'existe. Et il n'est Esprit qu'en un sens analogique, puisque fondement en moi de l'Esprit, de l'ouverture, il n'ouvre pas à la façon dont je suis ouvert. Je suis stupéfait, mon Seigneur, non seulement de ce que l'univers existe plutôt que rien, mais de ce qu'il me conduit, par la réclamation de mon esprit, à dire que tu existes, toi qui en toi-même, d'un seul acte sans précédent, réalises la Totalité, toi nécessaire, dont je saisis que tu es nécessaire, mais dont je ne peux réaliser la nécessité car ce serait me détruire, me démettre de ma place, inverser le suscitant et le suscité. Pourquoi Toi plutôt que rien, ô mon Seigneur, ô Merveille.

Encore de dire cela ne résout-il pas le mystère de ma destinée. Et que cela ne pourrait avoir de réponse adéquate que si, non content de me faire être, tu daignais t'abaisser jusqu'à moi, et me parler, me faisant connaître tes desseins.

Je ne puis, à ce stade, que déclarer impossible de prétendre que tu ne le puisses faire. Ah si tu déchirais les cieux et si tu descendais!

Il est donc du devoir de l'homme de quitter la raison purement spéculative, et de se mettre à chercher dans le monde si tu n'as pas dans l'histoire laissé des Signes que tu as parlé et que tu parles. Par la nature de ces Signes, ce ne pourra être une contrainte pour aucun esprit. Ces Signes sont, s'ils existent, un appel à l'écoute, et tes desseins transcendants doivent retentir dans un langage d'homme. Je me mets donc à l'écoute, parmi tous ceux qui prétendent transmettre une Parole. Et je me mets en route, *fides quaerens intellectum*, bien que je sois né dans la tradition de cette Parole, comme devrait le faire celui qui ne l'a pas entendue. Et nous nous trouvons, mon Seigneur, dans la grande surprise que tu laisses résonner d'autres Paroles fugitives, ou tenaces, sublimes et partiales, particulières, universelles, qui tournent autour de ta Parole comme des échos plus faibles, ou plus envahissants. Ô mon Prince, quel bienfait tu m'as donné d'avoir accès à tes authentiques témoins! Et comme ton authentique Parole bouscule mes attentes! Quelle nouveauté totale, folie, scandale pour l'esprit, ô Dieu humble, aimant, pudique!

Voilà ce que je voudrais leur dire. Mais qui m'écouterait, si tu ne les attires en secret?

* * *

Ce que je ne comprends pas, mon Seigneur, mon gentil Prince, ce qui fait ma stupéfaction, c'est comment et pourquoi tu m'aimes, moi. Moi, qui ne me considère pas moi-même comme aimable. Que tu aimes Marthe, et Marie, Lazare, et tous les Saints, oui. Ils sont les perles de l'humanité. Mais moi? Cependant tu le dis, tu le fais, et je te crois. Que je sois admis par miséricorde à contempler ton amour pour eux, je l'admets à cause de ta bonté. Mais que tu m'aimes moi, cela me dépasse. Cependant tu le fais, m'ayant pardonné mes péchés, et je sens quelquefois la douceur de ta grâce. Loué sois-tu! Jamais je ne pourrais rendre amour pour amour, aide-moi à m'y efforcer toute ma vie, rappelle-moi combien courte est la vie, et qu'il n'est plus temps de tarder en chemin. Celui qui n'a pas pris coutume de te voir, t'écouter, t'aimer, que fera-t-il à l'heure de la mort? Quelle sera sa honte, quand tu te présenteras à sa porte? Ce que tu fis, ce que tu fais, ce que tu feras pour moi, que toujours je m'en souvienne! Loué sois-tu.

* * *

Merci de m'accorder tant et tant de soirs et de nuits de solitude, où je goûte la paix de ta présence, méditant les paroles des Saints! J'en ai comme honte, car je n'en suis pas digne. Et je pense à tous ceux qui passent des soirs et des nuits d'angoisse, prisonniers, torturés, affamés, encombrés, dérangés, dissipés, soucieux. Mais tu m'as conduit suavement, m'ayant fait trouver paix en solitude. Béni sois-tu.

* * *

Je te loue, mon jeune roi, mon gentil Prince, en ce mercredi des Cendres, jour de ferveur, jour de joie. D'abord parce que je suis arrivé à temps pour la Liturgie, malgré une grosse panne arrivée à un endroit accessible à un ami qui est venu me chercher. Ensuite pour le rite des Cendres que tu as inspiré à ton Église. Cendre et Poussière. La Poussière est un symbole du néant, matière informe, informable, improductive, insaisissable, qui coule entre les doigts. Tels nous sommes sans toi, mon Prince. Aussi de cette contemplation des Cendres jaillit un cri d'admiration et d'amour pour toi, ô Dieu Créateur, qui nous conserves forme et vie, qui nous suscites à chaque instant, corps et âme vivante. Cendres,

indice de la mort. Fais-moi connaître la brièveté des jours, fais-moi souvenir que poussière nous sommes. Aide-nous par ta grâce à triturer, broyer notre corps d'orgueil, notre cœur de vanité, à le broyer, à le triturer, à en faire un cœur contrit, un esprit brisé, à mettre ce cœur en cendres, afin que, visitant par ton Esprit cette humilité, tu la reformes en cœur de chair habité par ta grâce. Que je mange un pain mêlé de cendres, en souvenir de toi, Jérusalem. Église en cendres, des pans entiers s'écroulent en poussière, renversés par les coups de butoir des sarcasmes contemporains. Tu deviens poussière impondérable, lieu d'agonie, de discrétion, où la Croix inlassablement mue l'ombre en lumière, la poussière en sel de la terre. Loué sois-tu pour le signe des Cendres, pour ta Retraite au Désert de poussière et de feu, où le Tentateur s'est heurté à ton obéissance et ton humilité. Conduis-moi au désert et parle à mon cœur: vais-je endurcir mon cœur ou écouter tes commandements?

* * *

Merci mon gentil Maître de me faire vivre présentement dans un enclos de paix et de silence, entouré de la beauté des arbres et du vent, et surtout, la nuit, dégagé vers les étoiles. Merci pour la science qui nous fait connaître à nous, mieux qu'à nos ancêtres, l'immensité du ciel. Quel effroi émerveillé j'éprouve en contemplant la galaxie qui plane sur nos têtes et nous entraîne, et de savoir qu'il y en a des millions d'autres, perdues dans l'infini. Elles sont l'ombre de ta grandeur, mon Dieu, et tu les créas pour que par cette ombre nous devinions, comme en énigme, ce que tu es, et pour qu'expérimentant cette admiration pour une grandeur corporelle, nous soyons amenés à désirer un sentiment de cette forme et d'autre nature pour ta Beauté invisible.

* * *

Loué sois-tu, mon Seigneur, tu te montres à moi au détour du chemin. Tandis que je franchissais le torrent, je me souvenais de fautes anciennes, désirant ardemment en être purifié. Tu ne me laisses pas dans le désespoir à ce sujet, tu me donnes foi en ton pardon, qui n'abolit pas le passé, mais me transforme pour le présent et l'avenir. Tandis que, de l'autre côté du torrent, j'escaladais le versant, je me retournai, pour entendre encore le fracas des eaux impétueuses. La forêt, très vallonnée, s'étendait de tous côtés, à perte de vue. Mais soudain, à vingt pas, un arbre, un pin sylvestre, me bouleversa par sa beauté frêle, tandis qu'il se balançait doucement, diaphane, gris et bleu, sur le ciel tourmenté. Je

sentis que la vie diffuse et inconsciente qui était en lui était un hommage muet à ta grandeur, mon Dieu. Je le voyais là, loin du regard des hommes hormis le mien, comme une prière immense et muette, d'une insondable patience, comme si, dans la cacophonie des événements humains, il attendait en secret le jugement dernier. En un mot, je sentis en cet être ta présence, ô Christ, et je me dis que lui, selon toutes ses forces et selon son degré, il l'acceptait. Quelle beauté alors, quelle touchante grandeur donnerastu aux enfants des hommes, s'ils font de même. Je te salue, mon arbre, lui disais-je. L'infini se révèle en la moindre de tes brindilles, et je suis présentement là, à le savoir. Loué sois-tu Seigneur.

* * *

Mon Père, mon Père, je te dois une louange sans borne dans le Christ, car il fut un temps où en cédant témérairement à mes passions j'aurais dû rencontrer la catastrophe, la déchéance, des conséquences terribles qui eussent brisé ma vie, mais tu ne l'as pas permis, et tu as empêché que ma témérité n'entraîne tous ses effets effroyables, me rendant ainsi à moi-même, ou me disposant en attente de revenir à toi, intervenant pour moi sans moi. Car je n'en prenais pas conscience, et ne savais qui m'avait arrêté à temps, et je ne savais même pas quel danger j'avais couru. J'étais comme un homme égaré qu'un sauveur arrête au bord d'une falaise, sans même qu'il ait vu ni la falaise ni le sauveur. Loué sois-tu, mon Seigneur, qui m'as arrêté à temps et m'as fait revenir de mon égarement, alors que je ne méritais que la ruine. Il est bien juste qu'à présent je subisse des humiliations et des reproches même pour des fautes que je n'ai pas commises dans le présent, à cause de toutes les fautes du passé. Il est bien juste que je me dise grand pécheur, à cause du pécheur que j'étais, et que je fusse devenu si tu n'avais étendu, Seigneur, ta main secourable. Maintenant j'espère que, puisque mon cœur aime ta Face, tu me protégeras d'autant plus sûrement que tu l'as fait alors que je me détournais de toi. J'ai pleine confiance en toi mon Dieu, j'espère que tu pardonnes mes fautes et m'accordes ta grâce, que je veux être désormais mon seul trésor, préféré à la vie même.

* * *

Je te loue, ô Père, ô Seigneur Verbe, ô Esprit-Saint, pour ta sollicitude envers ton pauvre enfant. Car depuis plusieurs jours, j'étais blessé par les humiliations que me fait supporter un homme, au point que je cherchais de bonnes raisons de rompre avec lui. Mais tu n'as pas permis à l'orgueil de me vaincre, et tu

m'as suggéré de prendre contact avec lui. Et alors tu as mis sur mes lèvres des paroles de paix, qui m'étonnaient moi-même, comme ne venant pas de moi, si différentes étaient-elles de mes pensées antérieures. Et c'est toujours de la sorte que tu agis avec moi. Oh quand seras-tu aussi le Maître de mes pensées, quand t'ouvrirai-je incessamment la porte?

* * *

Ô mon Père, tu vois ma peine cruelle, tu vois ce bambin que je prépare à sa Profession de Foi, tu le vois déchiré entre son père et sa mère, venant à l'Eucharistie pour complaire à sa mère, mais manifestement n'en voulant pas, attisé par les sarcasmes de son père. Tu vois mon affreux embarras, quand il quitte l'église après la communion avec sa sœur aînée, comme pour narguer notre assemblée. Tu vois que je ne sais pas trouver le chemin de son cœur, à cause de mes péchés, à cause de mon manque d'amour, et parce qu'étant le prêtre, je suis brûlé à ses yeux. Enseigne-moi tes volontés, car ma conscience répugne à lui donner un Pain dont il se moque, à lui laisser jouer la comédie d'une profession de foi dont il est incapable. Donne-moi le courage qu'il faut, ne laisse pas la patience devenir en moi faiblesse, ni la force devenir impatience. Inspire-moi, que je tienne la bonne attitude envers lui et les autres, même si je n'en suis pas digne, à cause de Toi, mon Seigneur.

* * *

Ô mon Prince, tu m'as donné de travailler parmi des gens dont beaucoup sont méchants, terrestres; dont beaucoup sont ignares et de la science humaine et de la science de Dieu, et sans soif de la connaître. Imbus d'eux-mêmes, ils parlent toujours et n'écoutent que rarement. Quand ils écoutent, le sens vrai des paroles leur échappe, ils l'incluent dans les frontières étroites de leurs catégories, et le sens est défiguré. Jamais ils ne reçoivent la nouveauté. Ainsi il me faut presque toujours ravaler ma langue, rentrer mes discours, laisser mes idées imprononcées. Et cette frustration est continue. Mais ta Parole, mon Prince, lorsqu'elle parcourt la terre, trouve-t-elle où se reposer? Il est donc juste que je souffre, pour ma petite part, l'atroce douleur de ta Parole incomprise. Aussi je te suis reconnaissant, je te bénis hautement d'avoir daigné, dans ton humilité, malgré mon indignité, m'associer quelque peu à ta solitude. Ainsi aussi tu permets que je sois sans cesse humilié, et toujours silencieux de l'essentiel, afin que s'éteigne en moi l'orgueil.

Ô mon Seigneur et Maître, Prince de ma vie, je te bénis pour les exploits héroïques que tu as accomplis en vue de notre Salut, et que nous rappelons en ces fêtes pascales. Je te bénis pour ton corps très Saint et sanctifiant qui a souffert pour nous, et qui vit à jamais pour nous donner la vie. Je te bénis pour cette grâce, cette joie douce et exaltante qui se répandait en mon cœur, tandis que je vaquais dans la solitude de ton sanctuaire. Vraiment, te servir, c'est régner, c'est être baigné dans un océan de paix et de vigueur. Pourquoi en tes desseins as-tu daigné nous initier à tes mystères? Pourquoi est-ce à nous que tu as confié le soin de croire que tu es le Christ, et d'en être témoin? Pourquoi parles-tu ouvertement à nous, pourquoi te manifestes-tu à nous, et non pas au monde? Vraiment tes desseins sont insondables. Nous devons trouver ton choix redoutable et trembler, car par nous-mêmes nous sommes pécheurs et indignes. Mais nous ne pouvons que te louer d'être en ta maison, et nous sommes baignés de confusion et de reconnaissance.

Ἰησοῦ Ναζαρηνέ, Κύριε, Χριστέ, ἐλέησον ἐμὲ ἁμαρτωλόν.

* * *

Les loups entourent le troupeau que tu m'as confié, et la nuit ils ravissent les brebis, une à une. Je vois fondre ton troupeau, mon Prince. Pourquoi ne te lèves-tu pas dans ton courroux? Ce sont gens sans bonne foi, qui séduisent ton peuple par des calomnies à l'endroit de ton Église, vieillie, millénaire. La jeunesse de l'Église est loin d'ici; ils ont beau jeu d'insulter à ses vieilles tares. Ils travestissent l'Écriture, par ignorance et par défi. Ils sculptent leur doctrine à coup de cognée de bûcheron, et ton peuple, avide de simplisme, court à eux. Ils exploitent les sentiments superficiels, les vieilles rancœurs, le désir de rencontrer et d'unifier une race. Ils suppriment tout ce qui est trop dur à croire, ils suppriment tout ce qui rappelle des vieilles traditions de ton peuple, tout ce que ton peuple veut encore pratiquer quand en lui le reste est mort. Et où sont les bergers, mon Seigneur? De moins en moins se lèvent des bergers dans ton peuple. Mais les faux bergers, voleurs et mercenaires, pullulent. Ah, il est plus facile de manier la dérision, que de respecter l'autre. Il est plus facile de se moquer de celui qui croit plus de choses, que de celui qui en croit moins. Nous sommes désarmés, Seigneur, devant tant de préjugés, de malentendus et de haine! Les mots n'ont plus le même sens, et tout dialogue est sourd et vain. Ta vigne est pillée, des brèches sont béantes dans ses haies, le sanglier la piétine à l'aise. Je cours ici, je cours là, tâchant de sauver ce qui peut l'être, je reviens à la

première place, et déjà elle est prise! Ton petit Reste, où est-il? Dispersé sur toutes les collines, tremblant de froid et de tristesse.

Aie pitié, mon Seigneur, de tes prêtres, qui soutiennent à bout de bras des édifices désertés. Quelles que soient les causes humaines, il doit y avoir à cela, mon Seigneur, des raisons cachées dans le secret de ton cœur. Veux-tu me faire éprouver ce que tu éprouvas au jardin d'agonie, quand on frappa le berger et que toutes les brebis se dispersèrent? L'Amour n'est pas compris, l'Amour n'est pas aimé, et l'Amour souffre, et dans cette souffrance se révèle l'Amour. Je sais que moi je mourrai avant d'avoir vu mourir dans mon entourage le dernier croyant, et que tu laisseras alors aller en paix ton serviteur selon ta parole. Mais quand tu reviendras, trouveras-tu encore la vraie foi sur la terre? Que la paix de ta certitude me console aujourd'hui, car grande est la détresse.

†Georges NOSSENT, S.J.

Sommaire.— Dans le texte ici publié, le Père Georges Nossent (1931-1998) dresse devant Dieu une sorte de bilan de sa vie religieuse, intellectuelle et sacerdotale: louange, repentir, réflexion philosophique à l'occasion de la rencontre de l'incroyance, offrande de sa solitude, action de grâce par-dessus tout.

Summary. — Father Georges Nossent (1931-1998) draws a kind of balance sheet of his religious, intellectual and priestly life: praise, repentance, philosophical reflexion — nurtured by his contacts with unbelievers — , offering of his solitude, and above all, thanksgiving.